

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

JOHN COWPER POWYS	Shirley (I)
ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES	Les Deux Vierges
JEAN-LOUP TRASSARD.....	Les Matricaires
JEAN-PIERRE RICHARD.....	La Nausée de Céline
JACQUES SERGUINE.....	Mano l'Archange (fin)

DIMANCHE

N. M. FAYE	Le Débrouillard
------------------	-----------------

CHRONIQUES

- Jean-Paul de Dadelsen*, par PHILIPPE JACCOTTET
La Technique, la Matière et l'Esprit,
 par PHILIPPE DE SAINT-ROBERT
La Nausée en noir et blanc, par CLAUDE OLLIER
Le Spectateur intéressé, par CLAUDE ROY
Sur Novalis, par JACQUES LECOMPT

NOTES

- par R. ANDRÉ, J. CHESSEX, M. DEGUY, A. DALMAS, J. FOLLAIN,
 J. GUÉRIN, PH. JACCOTTET, R. JUDRIN, J. LEBRAU, J. J.
 LÉVÊQUE, A. MIGUEL, D. PERIER, R. DE SOLIER, W. DE SPENS.
 La Poésie. — *Le Songe et le Portrait*, de Pierre Delisle.
 Littérature et Essais. — *Mon Portrait historique et philosophique*, de
 Claude de Saint-Martin. — *Histoire de la Pensée*, de Jacques Chevalier. —
La Seconde Simplicité, d'Yves Bonnefoy. — *Portrait d'un Juif*, d'Albert
 Memmi.
 Le Roman. — *L'Odeur de l'Herbe*, de Jean-Louis Bory. — *La Dernière
 Saison*, de Georges-Emmanuel Clancier. — *L'Homme du Destin*, de Paul-
 Émile Méheust. — *La Part des Choses*, de Jean-Loup Vichniac.
 Lettres Étrangères — *Pierre de Soleil*, d'Octavio Paz.
 Les Arts. — *Le Salon de Mai*. — *Bissière*. — *Sonia Delaunay*.
 Lectures.
 Les Revues.

LE TEMPS COMME IL PASSE

- PAUL DESMETH : *Postface*.
 LUCIENNE DESNOUES : *Poèmes*.
 PHILIPPE BEAUSSANT : *Cathédrales*.
 ROGER JUDRIN : *Deux Petits Bouquets d'Immortelles*.

LE MOIS

- par ROGER JUDRIN, JOHN KEATS, JEAN LEBRAU, ROBERT
 LEVESQUE, GEORGES PERROS.

TEXTES

- Un Roman inachevé de Valéry Larbaud
 (présenté par Frida Weissmann)

nrf

SOMMAIRE

JOHN COWPER POWYS	Shirley (1)	1
A. PIEYRE DE MANDIARGUES..	Les Deux Vierges	18
JEAN-LOUP TRASSARD	Les Matricaires	21
JEAN-PIERRE RICHARD.....	La Nausée de Céline (1)	33
JACQUES SERGUINE	Mano l'Archange (fin)	48

— DIMANCHE —

N.M. FAYE	Le Débrouillard.....	78
-----------------	----------------------	----

— CHRONIQUES —

PHILIPPE JACCOTTET	Jean-Paul de Dadelsen	90
PHILIPPE DE SAINT-ROBERT...	La Technique, la Matière et l'Esprit..	96
JACQUES LECOMPT.....	Sur Novalis	104
CLAUDE ROY	Le Spectateur intéressé	112
CLAUDE OLLIER	La Nausée en noir et blanc	118

— NOTES —

La Poésie. — <i>Le Songe et le Portrait</i> , de Pierre Delisle (par Philippe Jaccottet)	125
Littérature et Essais. — <i>Mon portrait historique et philosophique</i> , de Claude de Saint-Martin (par André Dalmas). — <i>Histoire de la Pensée</i> , de Jacques Chavalier (par Michel Deguy). — <i>La Seconde Simplicité</i> , d'Yves Bonnefoy (par Robert André). — <i>Portrait d'un Juif</i> , d'Albert Memmi (par André Miguel).....	129
Le Roman. — <i>L'Odeur de l'Herbe</i> , de Jean-Louis Bory (par Robert André). — <i>La Dernière Saison</i> , de Georges-Emmanuel Clancier (par Jean Follain). — <i>L'Homme du Destin</i> , de Paul-Émile Méheust (par Willy de Spens). — <i>La Part des Choses</i> , de Jean-Loup Vichniac (par Jacques Chessex).....	138
Lettres Étrangères. — <i>Pierre de Soleil</i> , d'Octavio Paz (par Philippe Jaccottet).	142
Les Arts. — Le Salon de Mai (par René de Solier). — Bissière (par Denis Périer). — Sonia Delaunay (par Jean-Jacques Lévêque).....	144
Lectures	147
Les Revues	151

— LE TEMPS, COMME IL PASSE —

ROGER JUDRIN.....	Deux petits Bouquets d'immortelles .	158
LUCIENNE DESNOUES	Poèmes	164
PHILIPPE BEAUSSANT	Cathédrales	169
PAUL DESMETH.....	Postface.....	172

— LE MOIS —

par Roger Judrin, John Keats, Jean Lebrau, Robert Levesque, Georges Perros ...	177
--	-----

— TEXTES —

VALÉRY LARBAUD	Un Roman inachevé	185
(présenté par Frida Weissmann).		

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SHIRLEY

I

La région du Derbyshire qui environne « le Mont » est pareille à la bosse d'un bouclier. La vallée de la Dove s'inscrit dans la circonférence de cet Omphalos anglais et, par extension, telle la bordure ouvragée d'un bouclier homérique, les petits villages bucoliques, disséminés aux alentours de la provinciale ville d'Ashbourne, peuvent passer pour figurer, eux aussi, dans ce cercle imposant.

Furieusement impétueuses, les eaux de la Dove déversent sur rochers et hauts fonds sauvages leurs torrents gonflés de pluie. Les pentes escarpées et souvent cavernueuses qui se dressent sur les bords de cette rivière rapide, que l'on pourrait comparer à un faucon paré des plumes d'une colombe, parviennent à donner une impression de grandeur et d'effroi que ne semblaient pas impliquer, à première vue, les dimensions, en somme assez étroites, de ce paysage.

A mes yeux d'enfant, en tout cas, la vallée rocheuse de la Dove n'était rien de moins qu'un *Tremendum Mys-*

terium, et l'un de mes plus anciens souvenirs est le sentiment d'*immensité* qu'éveillait en moi « le Mont », cette colline herbeuse qu'en esprit (je n'ai pas jeté les yeux dessus depuis plus de cinquante ans) je vois aujourd'hui sous la forme d'un cône qui se dressait (et se dresse encore, je présume) non loin de notre vallée. Que l'enfance se montre donc habile à utiliser son pouvoir magique d'atteindre l'illimité grâce aux plus infimes points de départ ! Cette éminence (dite le Mont des Nuages) a beau n'avoir, à coup sûr, rien eu de comparable à une cime alpestre, elle demeurera toujours pour moi l'image du sublime. Bien des côtés d'une vie d'enfant relèvent de la niaiserie, mais que de fois l'histoire de notre vie d'adulte se ramènera à une longue tentative pour recouvrer cet ensorcelant pouvoir de trouver l'infiniment grand dans l'infiniment petit !

Du moment que les souvenirs que je garde de mes premières années sont, dans une écrasante proportion, marqués au coin de la honte, du grotesque et de l'esprit de destruction, je me sens porté à faire grand cas de la seule manifestation d'activité constructive dont je me rappelle avoir fait preuve quand j'étais tout petit, c'est-à-dire de l'ardeur que je mettais, alors, à ériger le long des buissons de l'allée du jardin quantité de répliques du Mont des Nuages composées de terre humide recouverte de mousse.

Nous faisons preuve en notre âge mûr d'une criminelle sottise en laissant avec une si veule docilité, au lieu de lutter frénétiquement et sans cesse pour la retenir, *l'extase de l'illimité* glisser hors de notre vie.

Autre fétiche dont le culte était propice au déferlement océanique de « l'illimité », et qui a laissé dans ma mémoire une marque encore plus profonde que la construction de tant de microscopiques Monts des Nuages : la hache que mon père façonna pour moi dans le tronc d'un vieux laurier. Comme je me souviens

bien de la coupe de ces lauriers qui devait faire tomber entre mes mains cette arme d'enchanteur ! Je m'étais livré toute la matinée au plus abominable de mes passe-temps d'alors (ce qui ne veut pas dire que des jeux plus abominables encore ne m'eussent pas été *possibles...*). Il consistait à prendre des têtards dans la mare du pré pour les transporter dans les flaques d'eau laissées par la pluie le long de l'allée. Or, pour résoudre tout problème de morale et cas de conscience, mon père suivait des règles primitives qu'il avait héritées de son père à lui. Si l'on prenait, par exemple, des œufs dans un nid pour enrichir sa collection, *il fallait toujours en laisser deux*, et si l'on pêchait un poisson à la ligne, il ne fallait jamais laisser sa proie se tordre et suffoquer sur la rive, *il fallait toujours mettre immédiatement fin à son supplice*.

Mais que son rejeton allât tirer Dieu sait quel plaisir pervers à enlever les habitants d'une sombre, fraîche et profonde mare pour les transporter dans l'eau à fleur de terre d'une flaque, c'était là un cas trop en dehors de son expérience pour qu'il eût une règle à faire respecter. Ce fut, par conséquent, pure coïncidence si mon père vint au secours des têtards : après avoir si pesamment jonché de branches de laurier les allées du petit bosquet qu'à la suite de tant de coups et blessures une douce odeur de bois parfumé se répandait jusque sur la pelouse, il éprouva le désir bien naturel de me faire contempler l'œuvre glorieuse de dévastation due à la force et à l'adresse de l'homme qui m'avait engendré.

C'est ainsi que l'on aurait pu voir, ce jour-là, la haute silhouette du pasteur de Shirley, en pantalon noir et chemise de flanelle grise aux manches retroussées, arracher son rejeton récalcitrant à la colonisation des flaques pour l'entraîner de vive force dans le bosquet dévasté par ses soins. Ah, il n'est pas facile de vivre en Arcadie sans être obligé de se mêler des affaires de

quelque autre aborigène ! Oui, mais la hache de laurier ! Cette hache dont la lame et le manche étaient tous deux du même bois doucement parfumé, cette hache d'où se dégageait un tel enchantement de conte de fées que, plus tard, devenu un grand garçon, détenteur d'une fronde, d'un filet à papillons et d'une canne à pêche, il devait souvent m'arriver de penser que j'avais perdu — bien perdu, perdu pour toujours — un secret qui m'aurait protégé toute ma vie durant. Me retrouver à présent en possession de la hache en bois de laurier du bosquet de Shirley, ce serait recouvrer l'immémorial pouvoir magique que confère l'adoration fétichiste grâce à quoi les objets les plus ordinaires, les plus falots — une souche, un tas de cailloux, une mare au bord d'une route, un vieux tuyau de cheminée — peuvent se changer en une Arche Sainte et faire vibrer la musique des sphères !

Autour de Shirley, la contrée était vallonnée et champêtre, et non sauvage et terrifiante comme la vallée de la Dove. En sus, elle échappait à l'influence d'une ville ou d'un bourg tout aussi complètement que si elle avait fait partie des « lointaines Hébrides ». On accédait au village de Shirley par un chemin étroit, orienté en plein Est, si je ne me trompe. Il partait de la grand-route qui reliait Ashbourne à Derby et j'ai toujours imaginé qu'il se trouvait, autant dire, à l'endroit même où la pittoresque armée des rebelles de Charles Stuart, rebroussant chemin vers l'Écosse, partit pour Culloden, et sa lamentable défaite, au lieu de marcher hardiment sur Londres.

Entre la route de Derby et l'allée du Presbytère (notre maison était, en effet, la première habitation que l'on rencontrât sur le chemin de Shirley), il y avait un grand sapin, de ceux que mon père nous apprenait à appeler « pins d'Écosse ». Près de cet arbre — but idéal pour les promenades qu'on nous faisait faire, à nous

autres enfants — une petite barrière ouvrait sur un raccourci permettant de gagner à travers champs la route historique que les Écossais avaient renoncé à suivre en direction d'Ashbourne, bâtie dans la vallée.

Quant à notre maison, telle que je me la rappelle aujourd'hui, c'était une construction carrée, d'un blanc jaunâtre, entourée d'arbres et d'herbe bien tondue. Elle était plus confortable qu'ostentatoire, mais, à la lumière des notions que j'ai acquises depuis sur pareilles disproportions, c'était là une demeure ridiculement grande pour un seul occupant (même si, avant de la quitter, cet occupant devait voir sa famille s'accroître de cinq enfants comme il arriva chez nous), surtout si l'on considère qu'au temps où mon père y exerçait son ministère, le village de Shirley ne compta jamais plus de deux cents âmes.

Étant donné que je suis né dans ce presbytère, que j'y ai vécu jusqu'à l'âge de sept ans, il est singulier que je ne puisse absolument pas me rappeler l'église où mon père officiait. D'après mes souvenirs de ce temps-là, mon père aurait très bien pu n'avoir été qu'un homme très grand, très fort et tout de noir vêtu qui ne faisait rien d'autre que tailler des lauriers, marcher par monts et par vaux à une vitesse incroyable et nous raconter, à mes deux frères et à moi, assis à côté de lui, à l'heure du thé, sur le divan de la salle à manger, l'histoire, qui toujours comportait « une suite », de deux personnages : le Géant Grognacol et la Fée Farfadette. Tout ce que j'ai retenu de cette histoire à multiples épisodes, c'est que le rôle du mauvais génie, du traître de la pièce, y était toujours réservé à un pédant homme de sciences appelé *le Professeur* dont les menées sinistres exigeaient, pour être contrecarrées et neutralisées, les talents conjugués de la Fée et du Géant.

Si l'image de mon père, pasteur de sa paroisse, de même que toute image de la petite chapelle grise située

au centre du village, a été complètement effacée en moi par le temps, l'homme que je voyais en mon père m'a laissé une image aussi nette que celles qu'il devait m'offrir durant les périodes suivantes de ma vie. Une émotivité énorme, explosive, magnétique, implacablement contenue par une discipline quasi militaire — tel était le trait entre tous caractéristiques de Charles Francis Powys. Né dans le presbytère de Stalbridge, dans le Dorset, il s'était, au cours de son enfance passée dans le Wessex, imprégné des expressions, des intonations typiques de la région ouest et il lui arrivait de s'en servir, mais non tellement dans les moments de surexcitation, plutôt dans les cas où la solennité et la poésie jouaient un rôle.

Ce ne fut donc pas en tant que prêtre que mon père devait, tout au début, me frapper par la grandeur de sa personnalité; ce ne fut même pas, en tant que tailleur de lauriers, ce fut en tant que possesseur de souliers aux *semelles d'épaisseur colossale*. S'il m'était donné aujourd'hui de saisir dans son essence la signification que les semelles de mon père avaient alors pour moi, je serais du même coup mis sur la voie qui donne accès aux mystères du cosmos ! Mon émerveillement n'avait-il d'autre point de départ qu'un effet de contraste ? Était-ce la différence entre l'épaisseur de mes semelles et l'épaisseur des semelles de mon père qui me faisait éprouver de tels transports ? Non, il y avait autre chose. Ces hautes semelles que je voyais alignées dans un petit réduit près de la cuisine, avaient pour moi la signification que certains objets inanimés devaient prendre au cours de ma vie, en se faisant, de la même mystérieuse façon, le réceptacle de ce que l'on pourrait appeler *l'inexplicable extase*.

Quand je pense à ces semelles, même aujourd'hui que j'ai trente ans de plus que mon père n'avait alors, je sens qu'il existe un merveilleux secret du bonheur. Ce

secret, j'ai été maintes et maintes fois sur le point de le saisir, et toujours, au dernier moment, il m'a échappé. Est-ce une très ancienne formule de magie qui me revient? Ou, dans le tréfonds de mon subconscient, quelque chose est-il sensible à toute la boue, à la mousse, à l'herbe, à la pierraille du Derbyshire que ces fortes semelles ont foulées? Non. L'essor que donnait à mon imagination les semelles de mon père, le frisson de délivrance psychique, la joie mystérieuse que j'éprouve même à présent quand je pense à elles d'une certaine façon, n'ont absolument rien à voir avec le sol que mon père foulait quand il allait et venait par monts et par vaux.

Ils relèvent plutôt, ces sentiments, de ce courant de réactions vitales qui, à l'esprit ayant appris à capter pareilles révélations, peu à peu révèle le secret d'une clairvoyance dont on ne saurait faire trop de cas. Le fait qu'il s'agissait de semelles de soulier dont la raison d'être était de communiquer au sol la pression exercée par les jambes d'un homme aussi volcaniquement sensible au contact de la terre que l'était mon père, est sans doute un symbole significatif, mais cela n'explique en rien l'émoi singulier de l'enfant que j'étais alors, ni ce sentiment encore plus mystérieux « d'interpénétration diffuse et intime » qui jamais n'a cessé de laisser en suspens mes efforts d'interprétation.

La première manifestation de mes tendances morbides et insociables doit remonter à la troisième année de mon séjour sur cette planète fertile en bizarreries. Je me souviens très bien de la panique dont je fus saisi lorsque, utilisant dans le rôle du bourreau la grosse corde d'une cloche qui pendait dans le couloir, en haut de l'escalier (utilisée à l'origine, je suppose, pour faire venir les gens occupés dans le jardin ou à l'écurie), je m'aperçus que la figure de mon frère Littleton était tout à coup devenue toute enflée et toute violette. Mes

hurlements attirèrent assez vite du secours et je reçus sans doute une bonne correction, mais c'est la terreur d'avoir été *trop loin dans un jeu de vie et de mort* qui m'est restée dans l'esprit. Le châtiment m'est sorti de la mémoire.

Il ne devait pas y avoir chez mon père la moindre trace de sadisme — égarement qui devait me devenir si fatalement familier — car il ne nous punissait jamais autrement, mes deux frères et moi, qu'en nous envoyant une assez violente mais seule et unique gifle — de celles que les paysans du Dorset de son enfance auraient appelées « une taloche pommée ».

Qu'il y ait dans la vie un considérable élément chaotique, force est bien de le reconnaître; que l'un des plus puissants Immortels qui président à nos destinées soit le Dieu Hasard, on ne saurait le nier non plus; mais une curieuse influence se manifeste aussi en nous. Elle pétrit nos caractères à la faveur des événements et, malgré les jeux du Hasard, elle nous pousse, selon sa tendance cachée, dans une direction décelable parmi les méandres de l'accidentel, elle nous entraîne avec une force qui implique un accomplissement profondément en accord avec on ne sait quelle entéléchie...

A la lumière de ce que je suis aujourd'hui, à soixante ans, en donnant, bien entendu, cet ambigu « ce que je suis » pour une vision toute subjective (qui donc pourrait, malgré tous ses efforts, être capable de se voir objectivement?), cette poussée d'un élan vital intime, apte à façonner les circonstances, semble avoir abouti à une création à demi consciente de moi-même par moi-même. Et quand je me regarde, et regarde aussi ce que je me suis mis à appeler « mon illusion vitale », sous quelle forme m'apparaît-il, ce « moi » né d'une collaboration entre lui-même et le destin? A moins que je ne m'analyse superficiellement, je le vois comme le composé de cinq éléments moins discordants qu'ils ne l'ont

été, mais qui ne se sont pourtant pas bien harmonisés encore, et que je vais énumérer en donnant la préséance à ceux qui me font pour le moment l'effet de l'emporter : désir de jouir du cosmos, désir d'apaiser ma Conscience, désir de jouer le rôle d'un magicien, désir de jouer le rôle d'un bon génie et, finalement, désir de donner satisfaction à mon côté vicieux.

Il va de soi que parmi les quatre derniers éléments, seul le désir d'être magicien a pu s'associer — et seulement dans une certaine mesure, d'ailleurs — à une jouissance mi-mystique mi-sensuelle de notre déconcertant univers. Je devais, en effet, découvrir peu à peu que le genre de jouissance que je cherchais dans la vie correspondait à la satisfaction de ce que l'on pourrait appeler une *sensualité imaginative*. Sensualité qui, pour être satisfaite, faisait une part aux temps révolus, à un flottant apport de souvenirs qui, tandis qu'obscurément j'en prenais conscience, rétrogradaient, si je puis ainsi dire, remontaient vers des vies au cours desquelles des êtres humains avaient éprouvé le sentiment que j'éprouvais à présent, mais dans un irrécupérable passé. Il n'en paraîtra pas moins évident, je pense, que le désir d'être magicien, le désir, autrement dit, d'exercer un pouvoir surnaturel sur ma destinée et sur celle des autres, ne se confond pas avec le plaisir pur et sans mélange dû à des sensations voluptueuses entourées d'un halo de souvenirs imprécis. Il lui est arrivé de coïncider avec la jouissance de ces sensations-là, mais d'autres fois, surtout durant les périodes difficiles, il puisait une satisfaction indépendante, ne relevant que de lui, dans une inébranlable attitude de stoïque endurance. Et si ce rôle de magicien, avec ce qu'il implique d'orgueil individuel, ne s'est pas toujours harmonisé avec la sensibilité imaginative qui se présente comme ma tendance dominante, les trois autres éléments sont souvent entrés, eux, en conflit avec lui. La conscience

par exemple ! Je ne peux pas me rappeler d'époque où ma conscience ne m'ait pas tracassé, toujours à me commander de faire ce que je ne voulais pas faire et à me défendre de faire ce que je voulais faire. La grande lutte de mon existence s'est déroulée entre ma Conscience et mon inclination à me vouer entièrement à des sensations mystico-sensuelles.

J'ai indiqué mon désir de jouer le rôle d'un bon génie comme un élément distinct de ma Conscience, non seulement parce que le désir en question s'est souvent heurté aux plus routinières consignes de ladite Conscience, mais aussi parce que, à cause de cette sensibilité imaginative qui nous fait entrer en complète sympathie avec les sentiments d'un autre être (humain ou non), c'est là un désir qui se serait activement manifesté en moi, même si je n'avais pas eu de Conscience du tout.

Par-dessus tout facile à comprendre, j'imagine, le mal que j'ai toujours eu à faire coexister mon côté vicieux et mes goûts pour une vie sensuellement contemplative. Il va malheureusement de soi, en effet, que tout vice, du moment qu'il est insatiable, exclusif et d'une féroce intensité, milite contre tout bonheur composé d'éléments plus subtils, plus durables, plus réceptifs.

Il est hors de doute que, depuis ma plus tendre enfance jusqu'à l'heure actuelle, mon vice dominant a été le plus dangereux de tous — autrement dit le sadisme. Il s'est manifesté chez moi de si bonne heure que je ne peux me souvenir d'un temps où des pensées, des images d'ordre sadique, ne m'aient pas troublé et grisé. Un de mes livres d'images montrait un aigle emportant un agneau ; je ne pouvais pas avoir plus de trois ans quand je le regardais et, depuis lors, c'est-à-dire depuis l'année 1875, puisque je suis né en 1872, jusqu'à l'an 1922 à peu près, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de cinquante ans, ce vice mortel m'a obsédé et ravi.

Pendant mon enfance et mon adolescence, il a eu la gourmandise pour rival et compère, ensuite, et pendant plus longtemps, un goût plus normal (pas tout à fait normal cependant) pour les jeunes filles. Mais ce n'est pas avant l'âge de cinquante ans (j'ai très nettement retenu la date) que je suis parvenu à m'en rendre tout à fait maître. Par « m'en rendre tout à fait maître », j'entends que jamais plus, pas un seul instant, je ne me suis permis de prendre plaisir à ces pensées sadiques qui furent mes houris et s'empressèrent à mon chevet pendant presque un demi-siècle !

Durant ces dernières années, ma Conscience (découvrant sans doute qu'elle était mieux en mesure de barrer le chemin aux tentations) s'est montrée sévère au point de m'obliger à sauter dans les livres modernes les passages — et ils sont nombreux — qui jouent avec le penchant au sadisme. Je doute qu'il y ait en Angleterre et en Amérique un lecteur qui possède une baguette de sourcier plus infaillible que la mienne pour déceler le sadisme chez un écrivain. Je peux nommer les auteurs qui s'y livrent délibérément, j'enregistre avec précision la petite vibration propagée par le mal lorsqu'ils se laissent glisser sur leur pente. Alors que Dostoïevsky a évidemment connu cette tentation et l'a, tout aussi évidemment, si complètement surmontée que dans aucun de ses livres (sans excepter la confession de Stavroguine supprimée dans *Les Possédés*), il n'en subsiste pas une seule trace qui ne soit sublimée et purifiée par le pouvoir de l'esprit.

Quels que puissent être les tours que par ailleurs je joue à ma Conscience, sur ce chapitre-là — justement parce qu'il concerne ma plus grande tentation — je me montre plus scrupuleux que le plus rigoureux, le plus subtil des casuistes. Je suis *plus* que moral dans mon souci d'éviter toute rechute. Le moindre semblant de plaisir sadique qu'il peut m'arriver d'éprouver en lisant,

en écrivant, en pensant, est inflexiblement écrasé dans l'œuf. Que dis-je? Tout germe en est écrasé bien avant qu'il y ait œuf! Ma Conscience dans ce domaine est devenue si puissante qu'elle a fini par me doter d'un réflexe préventif, si bien que toutes les situations invitant au sadisme — j'entends par là celles où la cruauté entraîne par ricochet une sensation voluptueuse — se trouvent pour ainsi dire mentalement expurgées d'avance! Il ne s'ensuit pas — pas plus pour moi que pour Dostoïevsky — qu'il ne m'est pas « permis » de décrire des sadiques. Ce qui ne m'est pas permis, c'est de les décrire de façon à me faire éprouver, et à *faire éprouver aux autres*, le frisson équivoque dont je viens de parler.

Rien, absolument rien ne le provoque dans *A Glastonbury Romance* par exemple; et pourtant, dans ce livre, j'ai décrit en détails le cas pathologique d'un sadique à peu près incurable. Je suis venu à bout de cette entreprise en évitant avec un soin infini de faire vibrer la note qui eût éveillé de dangereux échos. Ma Conscience, là-dessus, se montre tellement implacable que j'aimerais cent mille fois mieux gâter un « effet artistique » en me refusant à toute transposition de ce frisson redoutable, que courir le risque d'alimenter une flamme tellement sinistre. Je suis sur ce point tout à fait d'accord — et je pense que Dostoïevsky le serait aussi — avec les vieilles dames des cabinets de lecture pour qui certains livres modernes sont directement inspirés par le diable. Ces vieilles dames ne se trompent pas. C'est bien de l'enfer que ces livres viennent. Mais, exception faite pour Dante chez qui je le décèle, qu'ils sont donc rares les écrivains vraiment grands chez qui l'on trouve trace de sadisme! Il n'y en a pas chez Homère, ni chez Aristophane, ni chez Eschyle, ni chez Sophocle, ni chez Euripide. Il n'y en a ni chez Rabelais, ni chez Montaigne, ni chez Shakespeare, ni chez Goethe.

Mais, à vrai dire, les lecteurs peuvent très bien pour la plupart sucer ce suave poison, et même s'en montrer friands, sans se douter le moins du monde qu'il leur est dispensé par des tétines démoniaques.

Détail curieux et assez intéressant du point de vue de mon histoire morale : durant les longues années où je m'abandonnais aux délices de mes rêveries sadiques, j'ai lutté par intermittence contre les mouvements d'une sensualité parfaitement légitime. Après avoir atteint ma cinquantième année, je me suis totalement libéré de l'idée malencontreuse que les plaisirs des sens en général et le plaisir sexuel en particulier sont coupables *en eux-mêmes*, et je crois que si j'avais eu dans ma jeunesse de plus libres amours, le vice dont je parle aurait eu sur moi moins d'emprise.

Je ne veux pas dire qu'il ne se serait pas manifesté, car il s'agit évidemment là d'une inaliénable fatalité de ma nature; mais j'ai pu constater que le moyen d'adoucir la tyrannie de ce sadisme cérébral était de m'adonner aux plaisirs d'une sensualité plus normale.

Il est donc curieux qu'au temps où ma Conscience — en l'occurrence tout à fait dans l'erreur — me forçait à repousser tout plaisir sexuel comme étant essentiellement mauvais, je ne cessais de me livrer à des pensées sadiques tandis que, lorsque je me suis interdit tout semblant de pensée sadique, j'ai acquis la conviction que n'importe quel frisson de plaisir sexuel où la cruauté ne joue aucun rôle est entièrement justifiable. Et c'est ma position aujourd'hui. Non que j'aie jamais, au grand jamais, donné le moindre semblant de réalisation à ces pensées qui toujours m'occupaient, au sujet desquelles je me contais sans cesse des histoires. Tous ceux de mes actes qui peuvent passer pour sadiques, je vais les confesser tout à l'heure, car ils ont tous été commis pendant mon enfance : on pourrait les compter sur les doigts et même sur les doigts d'une seule main. Non,

c'est en pensée seulement que j'ai, de ténébreuse extase en ténébreuse extase, dévoré ce délectable et exécrationnel fruit à goût de cendre des bords de la Mer Morte.

— Mais puisque ça ne faisait de mal à personne !

Ça ne faisait de mal à personne ? Écoutez, cher esprit fort : vous pouvez, si ça vous fait plaisir, croire dur comme fer que tout est passager et caduc en ce monde, mais vous admettrez bien, pourtant, qu'un culte sur lequel se sont concentrées de longues, de très longues nuits durant, et ceci durant de longues, de très longues années, des pensées entre toutes intenses émet, à la fin, des vibrations magnétiques qui imprègnent l'atmosphère pour ne s'évanouir que très lentement. Comme l'enseigne Paracelse, les images que l'on a longtemps évoquées dans son for intérieur *tendent à devenir des entités*.

Un homme nanti d'une conscience aussi sévère que la mienne et d'un esprit, comme le mien, bien trop sceptique pour se laisser duper par les dogmes de la science moderne, recule naturellement devant l'idée de créer et de lâcher dans les airs des « esprits élémentaires » propagateurs de cruauté.

Je m'étonne d'avoir vécu à Shirley pendant plus de sept ans et de n'avoir conservé que si peu de souvenirs de cette période de ma vie. Je me rappelle qu'il y avait au fond du jardin une espèce de kiosque et que, dans cet endroit reculé, je composai, un jour, dans un chaudron rouillé, un brouet de sorcière en mélangeant entre autres ingrédients (aucun n'était aussi sinistre que ceux dont il est question dans *Macbeth*), un peu de mon urine et de celle de Littleton. Si c'est la chose la plus dégoûtante que j'aie jamais faite, et celle qui se rapproche le plus des pratiques de la magie noire, je n'en ai pas été très durement châtié par « les esprits qui veillent sur les pensées des mortels ». Il m'apparaît toutefois évident qu'après avoir transgressé les lois de la bienséance en mélangeant mon uriné à celle de mon

frère, j'ai éprouvé un mouvement de répulsion contre tout l'épisode, car, tandis que je le raconte aujourd'hui, mes lèvres qui se serrent, ma salive qui va d'un côté de ma bouche à l'autre, reconstituent un léger haut-le-cœur.

Notre oncle Littleton, le frère aîné de mon père, homme d'allure imposante, barbu, au front carré, capitaine dans l'armée de terre, vint séjourner chez nous, à Shirley. Comme il était militaire, nous pensions, mon frère et moi, qu'il était indéniablement plus brave que les autres hommes. Plus brave, par exemple, qu'Heber Dale, le facteur, un nain hydrocéphale, plus brave même que Stephen le jardinier qui, aidé de notre père, fauchait et rentrait le foin de notre champ. Je me souviens du malin plaisir que j'éprouvais, assis sur ses genoux, le soir, quand il me laissait bourrer de coups de poing sa face barbue pour mettre à l'épreuve le courage d'un officier de la Reine.

Non, je ne me rappelle pas du tout la petite église au pied de la colline; mais l'étroit sentier qui, entre deux haies bien hautes, menait jusqu'à elle, je ne l'ai, lui, pas oublié, et je range parmi mes souvenirs les plus nets l'exaltation qui courait dans mes veines comme du vif argent le jour où, devant sur ce petit chemin la voiture où se trouvait mon frère Littleton, je me retournais vers la bonne qui poussait cette voiture, et proclamais en grand triomphe que j'étais le « Dieu des Armées ».

Une déclaration en langage articulé remontant plus haut que mon impression d'être le Dieu des Armées était tombée de mes lèvres, dans notre chambre d'enfants, certain jour où, assis sur ma chaise haute en face de Littleton — Théodore, alors tout bébé était assis, lui, sur les genoux de la bonne — j'attirai l'attention du monde sur la taille respective de deux bouts de pain et déclarai que le grand bout c'était moi et le petit bout Littleton. Ainsi se présenta à mon intelligence le principe de la relativité.

Oui, mais tout lecteur un peu familiarisé avec la loi des extrêmes en psychologie devinera sans peine quels humiliants gouffres d'épouvante j'avais défiés le jour où, d'une brusque oscillation, mon pendule atteignit une si vertigineuse hauteur dans le petit sentier qui menait à l'église. Ainsi que nous le rappelle Dickens, la plupart des enfants sont sujets à d'horribles terreurs secrètes. Du reste, ma vie entière (eh oui ! jusqu'à maintenant où, tapi dans les collines de l'État de New York j'évoque ces souvenirs), ma vie entière n'a été qu'un long combat contre la Peur, Peur fantastique créée par l'imagination. Elle avait pris, cette Peur, du temps où je vivais à Shirley, une forme sous laquelle, chose assez curieuse, elle revient me hanter depuis que je vis en Amérique, après m'avoir laissé à peu près tranquille entre ma septième et ma cinquantième année — je parle de la Peur du Gendarme.

On nous avait emmenés passer la journée sur les bords d'un lac sis au milieu d'un grand domaine qui changeait alors de propriétaire. Nous avions déjeuné sur l'herbe dans cet endroit solitaire et, le repas terminé, je lançai dans l'eau une grosse branche morte. Oh, que d'affres cette malheureuse branche — rien qu'un vieux bout de bois pourri à vrai dire — devait me faire subir ! Avec l'étourderie des grandes personnes, un des membres de notre petit groupe eut l'ineptie de déclarer que Johnny ferait bien d'ouvrir l'œil. Les gendarmes allaient venir l'arrêter pour avoir lancé des saletés dans ce joli lac ! Hélas, pauvre Johnny ! Non seulement il « ouvrit l'œil », mais il le garda ouvert de longues nuits durant dans son petit lit placé en face de celui de Littleton, en se répétant : « Ils vont venir me chercher ! Ils vont venir me prendre pour m'emmener en prison ! »

Et telle est la nature de la Peur — Protée aux multiples masques — que Johnny n'osa jamais souffler mot de ses angoisses à âme qui vive. Une oreille « immor-

telle » entend-elle jamais le cri — ce cri étouffé qu'est chaque battement de cœur — poussé par l'être humain nourrissant de sa substance intime une Peur qu'il lui est interdit de révéler? Il faut avoir la foi pour le croire... En tout cas, lorsque le bel hymne de l'évêque Ken : « Garde-moi, ô garde-moi, Roi des Rois, à l'abri tout-puissant de ton aile... » était récité au-dessus de ma tête posée sur l'oreiller, il n'apportait qu'un apaisement passager à cette ténébreuse terreur muette.

Mais quoi ! Telle est en ce bas monde la condition humaine. Rares sont ceux d'entre nous qui ne dissimulent pas au plus profond d'eux-mêmes quelque Terreur secrète qu'il ne leur est pas « permis » de dévoiler, fût-ce aux êtres qui leur sont le plus chers. Peut-être des guérisons ont-elles été obtenues au moyen de ces ambiguës et dangereuses méthodes psychanalytiques; mais, pour ma part, j'incline à penser que mieux vaut rester tranquillement — encore que tranquillement ne soit pas tout à fait le mot propre — seuls avec soi-même.

Seuls, il est certain que nous le sommes et le resterons jusqu'au bout. Et il me semble que le parti le plus sûr et le plus sage est de composer avec notre « folie », de garder notre Terreur bien cachée en nous et de la laisser, comme c'est sa loi, changer de forme tandis que nous avançons en âge. Avant tout, il importe d'avoir foi en notre faculté d'oubli, en ce réservoir magique d'eaux du Léthé enfoui en chacun de nous plus profondément encore que notre tourment. Si l'on venait me demander quel est le don le plus précieux que nous a fait la Nature, je répondrais, moi, l'adorateur du Souvenir, que c'est l'art d'oublier.

JOHN COWPER POWYS

*Traduit de l'anglais
par Marie Canavaggia
et Claude Martine*

DEUX VIERGES

Deux vierges ont paru
Dans un jour froid du premier âge

L'une de lin s'est tue
L'autre d'acier a dit :

*Homme ou bête il m'ennuie
Et si ce bélier nourrit
Un souci de jasmin
Pour lui qu'on hèle
Une de celles-là
Qui écartent leur crin
A la halle aux pécores*

*Et encore
Qu'il sache que
La hache est un vent bleu
Sur les prèles du mariage*

*Car l'assaut ni le flot
Quand reviennent mes lunes
Ne feront que je hume
Un parfum gaulois*

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

publie dans chaque numéro un " texte ", inédit ou devenu introuvable, d'un écrivain disparu.

Elle a publié :

- AMIEL** : Délibération sur les femmes (mai 1956) — Journal (août 1957).
APOLLINAIRE : La Quatrième Journée (mai 1956). — L'École française (septembre 1956). — Lettres et Calligrammes (décembre 1956).
Antonin ARTAUD : Préambule (décembre 1954). — Lettre à Albert Camus (mai 1960). — Lettre à Jean Paulhan (novembre 1960).
Martin de BARCOS : Lettres à Pascal (août 1955).
Julien BENDA : Sur Trois Aspects du Monde moderne (juillet 1956).
William BLAKE : Trois Poèmes, traduits par Yves Denis (septembre 1959).
Paul CLAUDEL : Supplément à l'Apocalypse; Psaumes; Lettres (septembre 1955).
Benjamin CONSTANT : Lettres à Rosalie (février 1954).
André GIDE : Lettres à M. Beaubourg (avril 1953). — Lettres à Roger Martin du Gard (janvier 1957). — Lettres à Ch.-L. Philippe (septembre 1961).
Jean GIRAUDOUX : De l'Urbanisme (mai 1955). — La Menteuse (juin 1958).
GOBINEAU : Lettres à Tocqueville (avril 1955).
HUYSMANS : Une Confession (mai 1957).
Max JACOB : Lettres à Salacrou (février 1956). — D'un Carnet de Notes (mars 1958).
Francis JAMMES : Lettres à Arthur Fontaine (novembre 1958).
James JOYCE : Lettres (décembre 1961, janvier 1962).
Valéry LARBAUD : Le Souvenir de Gabriel Miro (mars 1957). — Le Sémaphore; Le cœur de l'Angleterre; Lettres à Charles du Bos (septembre 1957).
TIPHAIGNE DE LA ROCHE : Giphartie (mai 1962).
Prince de LIGNE : Ce que je suis (mars 1956).
LE MAISTRE DE SACY : Lettres (mai 1956).
MALLARMÉ : Sonnet inédit (janvier 1954). — Épilogue (décembre 1955). — Les Noces d'Hérodiade (janvier 1959). — Les Impressionnistes et Manet (août 1959).
Roger MARTIN DU GARD : Une Consultation littéraire; Lettres à un Ami; La Salle d'Attente (décembre 1958). — Discours de Stockholm (mai 1959).
MICHELET : Journal inédit (février 1959). — Écrits de Jeunesse (octobre 1959). — Journal d'un Mari amoureux (avril 1962).
NERVAL : Le Bal de l'Opéra (février 1955). — Mœurs théâtrales (juillet 1959).
Charles PÉGUY : Il me plaît... (mars 1961).
PROUST : La Femme de Chambre de la Baronne Picpus (février 1955). — La Bénédiction du Sanglier (octobre 1955). — Sur Nerval (décembre 1953).
Jules RENARD : Lettres (octobre 1956).
SAINT-EXUPÉRY : Lettres de Jeunesse (mars 1953).
Georges SAND : Lettres à Delacroix (septembre 1953).
SÉGALEN : Thibet (juin 1958).
P. B. SHELLEY : Ode au Vent d'Ouest, traduite par Jean Grosjean (juin 1960).
STENDHAL : Lettres sur la Constitution (septembre 1960).
SUARÈS : Ignorées du Destinataire (mars 1955). — Dés (juin 1955). — Lettres à Rouault (avril 1958). — Fino (septembre 1958). — Captifs et non (février 1960).
TOCQUEVILLE : Carnets de Voyage (février 1957). — Sur la Démocratie en Amérique (avril 1959).
VALÉRY : Paraboles (mai 1953). — Cahiers (janvier et février 1958).
VERLAINE : Lettres à Cazals (avril 1957).
VIGNY : Le Mystère de Chananée (avril 1954). — Daphnée (novembre 1955). — Complainte populaire (juin 1957). — Allégorie de Merlin (juillet 1958). — Mémoires inédits (octobre et novembre 1958).

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Rédacteurs en chef : JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND
Secrétaire générale : DOMINIQUE AURY

publiera dans ses prochains numéros :

JANINE AEPLY : A propos des Rossignols
DANIEL BOULANGER : Vessies et Lanternes
JACQUES CHARDONNE : Liaisons
JEAN-PAUL DELAMOTTE : Les Relations
JEAN GIONO : Carnets
JEAN GROSJEAN : Élégies
EUGÈNE GUILLEVIC : En Cause
MARCEL JOUHANDEAU : Journaliers
ROGER JUDRIN : Sextus et Sextus
ROGER-GILBERT LECOMTE : Textes
MICHEL LETURMY : La Discipline
HENRY MILLER : Écrire
MICHEL DE M'UZAN : Mon bel Ami
CLAUDE OLLIER : La Foule à Times Square
ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES : La Motocyclette
SAINT-JOHN PERSE : Oiseaux
YVES RÉGNIER : Les Tentatives
JEAN STAROBINSKI : L'Encre de la Mélancolie

JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND et DOMINIQUE AURY
reçoivent le mercredi, de 17 à 19 heures.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.
Pour tout changement d'adresse, prière d'adresser la dernière bande
d'abonnement et la somme de 0,20 NF.

Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs
manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent
à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de
poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

TARIF D'ABONNEMENT

France et Union Française :		Étranger :	
6 mois.....	22 NF	1 an.....	40 NF
1 an.....	40 NF	6 mois.....	25 NF
Édition de luxe			
1 an.....	91 NF	1 an.....	100 NF

Les abonnements sont reçus au siège de la Revue,

5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VII^e. — Compte chèque postal PARIS 169-33.